
Patrick O'Brian

Les aventures de Jack Aubrey

Roman

omnibus

omnibus

PATRICK O'BRIAN

Les aventures
de Jack Aubrey

Le Port de la trahison
De l'autre côté du monde
Le Revers de la médaille
La Lettre de marque

Présentation de Dominique Le Brun

omnibus

Dessins et cartes de François Le Guern

Le Port de la trahison © 1983 Patrick O'Brian ; © 1999, Presses de la Cité, pour la traduction française. *De l'autre côté du monde*, © 1984 Patrick O'Brian ; © 1999, Presses de la Cité, pour la traduction française. *Le Revers de la médaille*, © 1986 Patrick O'Brian ; © 1999, Presses de la Cité, pour la traduction française. *La Lettre de marque*, © 1988 Patrick O'Brian ; © 2000, Presses de la Cité, pour la traduction française.

© Pour la présente édition, © 2006, Omnibus, un département de
ISBN : 978-2-258-08648-7 N° Editeur : 352
Dépôt légal : février 2004



Sommaire

<i>Cartes</i>	I
<i>Préface</i> , par Dominique Le Brun.....	V
Le Port de la trahison.....	7
De l'autre côté du monde.....	255
Le Revers de la médaille	537
La Lettre de marque.....	751
<i>Glossaire</i>	981
<i>Les aventures de Jack Aubrey</i>	993

CARTES

Des deux côtés de l'Amérique

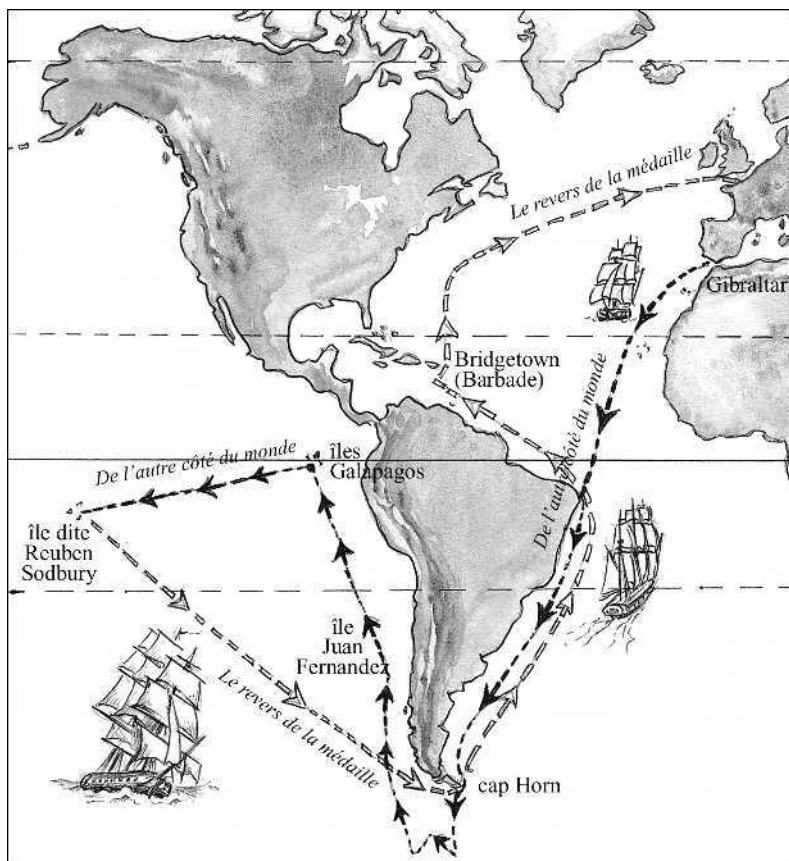
(De l'autre côté du monde et Le Revers de la médaille)

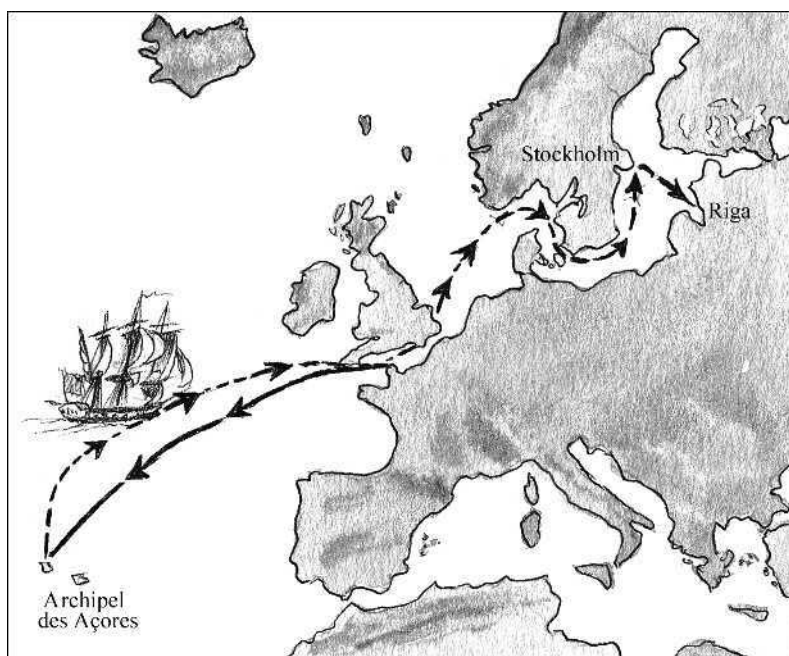
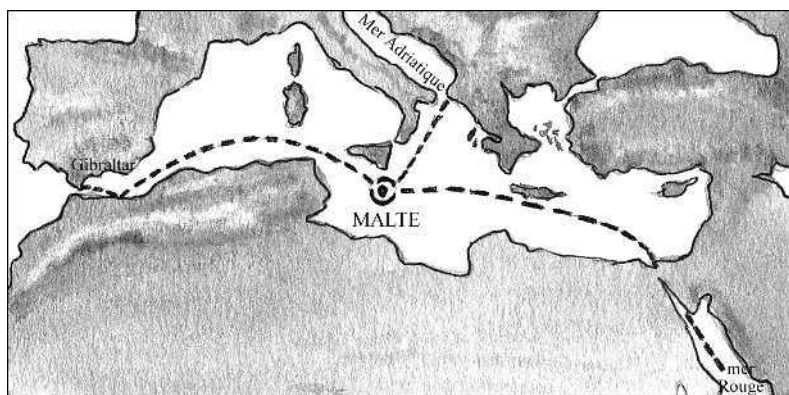
Malte, l'île-clef de la Méditerranée

(Le Port de la trahison)

Des Açores à la Baltique

(La Lettre de marque)





PRÉFACE

par Dominique Le Brun

Repères chronologiques
La frégate « Surprise » et ses rivales

Repères chronologiques

Le premier volume des aventures de Jack Aubrey débute en 1800 et, déjà, le pire ennemi de la nation britannique s'appelle Napoléon Bonaparte. Les volumes réunis ici évoquent les événements survenus durant la seconde guerre d'indépendance américaine (1812-1814) à un moment où, semble-t-il, la puissance française commence à vaciller. Mais les péripéties successives des aventures du commandant Aubrey et du chirurgien-espion Stephen Maturin s'expliquent par des faits bien antérieurs.

1800 : l'île de Malte devient britannique

La minuscule île de Malte occupe une position stratégique au cœur de la Méditerranée : située entre la Sicile et la Libye, elle contrôle le seul passage possible entre les parties occidentale et orientale de la Méditerranée (hormis le détroit de Messine). Et comme son littoral se compose de falaises, elle constitue une citadelle naturelle facile à défendre contre un débarquement ennemi. C'est pourquoi, lorsque l'ordre des Hospitaliers-de-Saint-Jean se trouva chassé de Rhodes par Soliman II, il obtint de Charles-Quint de s'installer à Malte (en 1530) afin de poursuivre la lutte contre les Barbaresques. C'est d'ailleurs ainsi que cet ordre religieux et militaire prit l'appellation de Chevaliers de Malte. Malte acquit alors le statut d'une sorte d'Etat indépendant gouverné par l'Ordre, lui-même majoritairement français. Avec la chute de l'Empire ottoman, Malte perdit son importance stratégique et l'île devint une puissance plutôt financière. On s'en rendit compte en 1798. En effet, ambitionnant de lointaines conquêtes vers l'Orient, Bonaparte voulait disposer d'un solide point d'appui en Méditerranée et, le 9 juin 1798, une flotte de 300 navires français se présenta devant le port de La Valette ; Bonaparte confia le gouvernement de l'île à une riche bourgeoisie d'affaires tout à fait francophile, et partit pour l'Egypte en emportant un véritable trésor, en or et en argent, confisqué aux Chevaliers hospitaliers. Mais les Britanniques s'intéressèrent tout de suite à cette terre qui finit par tomber entre leurs mains en 1800. Dès lors, ils ne la lâchèrent plus : y compris en

1802, quand la paix d'Amiens ramena à la France les colonies anglaises. Les Britanniques demeurèrent maîtres de Malte jusqu'à l'indépendance acquise en 1964.

1805-1812 : l'Empire vacille

1805 : La bataille navale de Trafalgar, le 21 octobre, consacre définitivement la supériorité de la Marine anglaise. Ne disposant plus de flotte de guerre, la France ne peut s'opposer au blocus des côtes imposé par la Royal Navy à tous les ports européens situés entre Brest et Hambourg, à partir de 1806. Napoléon réagit en interdisant toute relation avec les îles britanniques. Dans les années qui suivent, chacun des deux belligérants aggrave ses mesures : tout commerce international devient pratiquement impossible pour les pays d'Europe. C'est la grande époque des corsaires, des contrebandiers et autres forceurs de blocus ; ce que Jack Aubrey deviendra à son tour (*La Lettre de marque*).

1812 : La campagne de Russie tourne au désastre. C'est maintenant sur terre que la puissance impériale est menacée.

1812-1814 : la guerre navale anglo-américaine

Depuis leur indépendance acquise en 1783 (traité de Versailles), les Etats-Unis d'Amérique se sont imposés comme une nouvelle grande puissance économique. Du point de vue politique, ils restent neutres, et c'est pour sauvegarder leur neutralité par rapport aux guerres napoléoniennes que les Etats-Unis se trouvent contraints à entrer en guerre contre l'Angleterre en 1812. Dans le cadre du Blocus, cette dernière prétend en effet leur interdire tout échange commercial avec la France, alors que des navires de guerre anglais arraisonnent des navires de commerce américains afin d'enrôler de force leurs équipages, devenus indispensables à une Royal Navy exsangue. Durant les deux années de ce conflit strictement maritime, l'Angleterre subit défaite sur défaite. C'est dans le cadre de ces guerres que se situe *De l'autre côté du monde*.

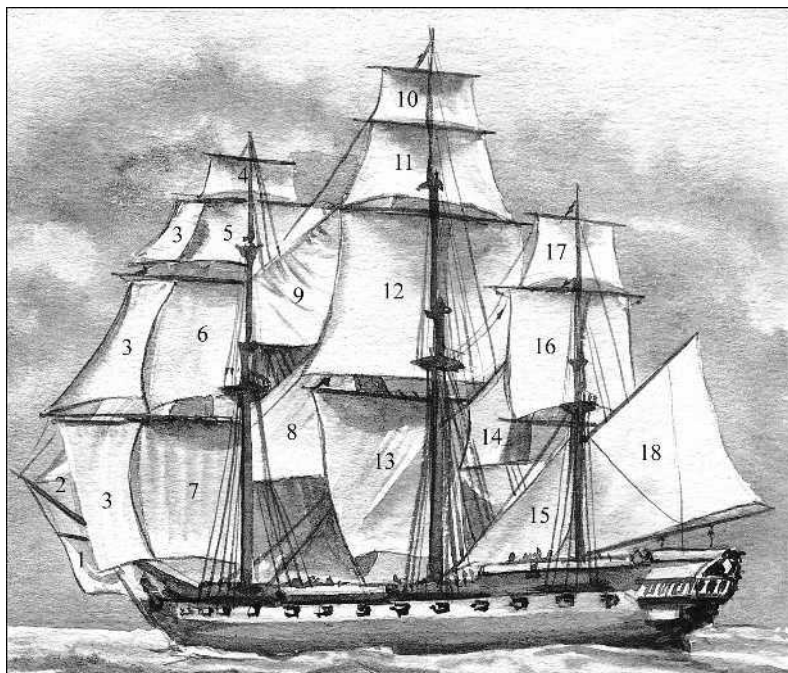
1813 : les Etats-Unis, maîtres du Pacifique

Ainsi que nous en avertit Patrick O'Brian, le duel entre la *Surprise* et la frégate américaine *Norfolk* est inspiré par des événements survenus en 1813, lorsque la frégate américaine *Essex* mena une

campagne contre des baleiniers britanniques, et se trouva elle-même pourchassée par la frégate britannique *Phoebe*, assistée par les corvettes *Cherub* et *Raccoon*.

Pour O'Brian, le navire américain se comporte en simple corsaire, pillant les cargaisons d'huile de baleine. Mais selon des sources américaines, on peut dire aussi que la mission de l'*Essex* avait une signification diplomatique : en supprimant tous les baleiniers anglais qui se trouvaient dans le Pacifique (au total, l'*Essex* captura 22 navires !), les Etats-Unis d'Amérique démontraient que les Anglais ne détenaient plus la maîtrise des océans. Cela constituait aussi ce qu'on appellerait aujourd'hui un « signal fort » à l'intention de l'Espagne, encore très influente en Amérique Centrale et du Sud. Un signal d'autant plus fort que la puissance anglaise n'était pas mise à mal par une flotte de combat mais bien par un navire solitaire. Nous laissons au lecteur le plaisir de découvrir ce qu'il advint du *Norfolk* de O'Brian. Mais pour ce qui est du véritable *Essex*, voici ce qui se passa : étant venu à bout des baleiniers anglais, il mit le cap sur les Marquises où son équipage trouva un site et une population favorables au repos du guerrier, après des mois de chasse. Puis il repartit sur Valparaíso, où la *Phoebe*, accompagnée du *Cherub*, le retrouva. Tous deux le mirent à mal dans un épouvantable carnage. Il semble à ce propos que le navire américain était désavantagé par le type d'artillerie dont il disposait. Il avait en effet embarqué beaucoup de caronades, pièces capables de faire des dégâts monstrueux mais à courte portée seulement. Et avec sa seule artillerie plus conventionnelle, la *Phoebe* le massacra à distance.

Les lecteurs qui ont apprécié le film *Master and commander* (de Peter Weir avec Russell Crowe en 2003) noteront que l'adaptation à l'écran présente une autre histoire encore. Le réalisateur a choisi de faire de la frégate américaine *Norfolk-Essex* un corsaire français : l'*Acheron*. Mais ce français est en réalité une des pures merveilles construites dans les chantiers américains ! En l'occurrence, ce navire ultra rapide et à la charpente si solide est le portrait fidèle de la célèbre frégate *Constitution*, joyau de la jeune marine de guerre américaine à l'époque des guerres d'Indépendance !



La légendaire « Surprise »

1. civadière. 2. clinfoc. 3. bonnettes. 4. petit cacatois. 5. petit perroquet. 6. petit hunier. 7. misaine. 8. voile d'étai de hunier. 9. voile d'étai de perroquet. 10. grand cacatois. 11. grand perroquet. 12. grand hunier. 13. grand-voile. 14. voile d'étai de perroquet de fougue. 15. voile d'étai de brigantine. 16. perroquet de fougue. 17. perruche. 18. brigantine.

La frégate « Surprise » et ses rivales

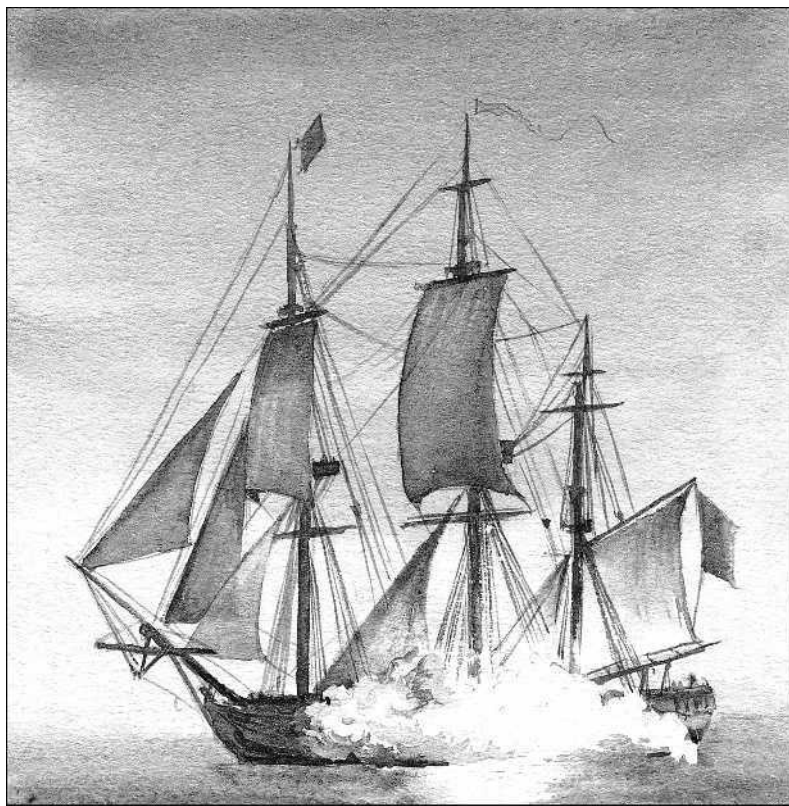
C'est un thème récurrent tout au long des quatre titres de ce volume : la bonne vieille *Surprise* doit être retirée du service. Parce qu'elle est usée par une carrière agitée et parce qu'elle est démodée. C'est pour cette raison d'ailleurs que Stephen Maturin pourra s'en rendre acquéreur à bon compte dans *La Lettre de marque*.

Il est couramment admis que, à l'époque des guerres napoléoniennes, les navires français étaient mieux conçus et mieux construits que leurs équivalents britanniques. Mais c'est lors des guerres d'Indépendance américaines que l'obsolescence de la marine anglaise apparut soudain évidente.

Pour simplifier, on peut dire que, jusqu'à ces guerres, les flottes de combat des grandes puissances maritimes se composaient de deux types de bâtiments : les vaisseaux de ligne, qui se caractérisaient par le fait qu'ils possédaient au moins 64 canons répartis en deux ou trois ponts. Ces gros vaisseaux étaient destinés à se tenir en flottes afin de livrer des batailles navales de grande envergure où le génie stratégique de l'amiral était fondamental. A Trafalgar, le génial Nelson en fit la démonstration ! Lourds, très armés, ces navires présentaient des qualités manœuvrières en réalité désastreuses. Mais leur puissance de feu était supposée tenir au loin des navires ennemis plus rapides et plus évolutifs. Quant aux autres bâtiments de guerre, ils se répartissaient entre les vaisseaux de quatrième classe (pas suffisamment armés pour être « de ligne »), les frégates, les corvettes et autres bâtiments plus petits.

Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, la frégate apparaissait comme le plus polyvalent des navires de guerre. Car le vaisseau de quatrième classe faisait en définitive figure de navire bâtard : pas aussi armé que les bâtiments de ligne, mais pas aussi rapide que la frégate. En fait, il servait de vaisseau amiral quand une escadre de navires légers se trouvait en expédition loin de l'Angleterre. Les frégates de la Royal Navy mesuraient de 39 à 45 mètres à la coque, et

elles étaient aménagées avec un ou deux ponts portant de 28 à 40 canons. Une forte surface de toile leur donnait un moteur puissant et la répartition du plan de voilure en de nombreuses petites voiles les rendait très manœuvrantes. Si elles étaient beaucoup utilisées comme éclaireur d'escadre ou transport de courrier et de personnalités, les frégates pouvaient aussi mener des opérations de guerre offensives ou bien de représentation diplomatique, et ce de manière autonome.



Dans les premières pages du *Revers de la médaille*, on apprend la raison pour laquelle la frégate *Surprise* va être retirée du service. Comme l'affirme un officier supérieur (jaloux de Jack Aubrey) : « Ces vieilles frégates de vingt-huit canons auraient dû être envoyées à la démolition depuis longtemps — Elles appartiennent au siècle dernier et ne servent plus à rien sauf à nous rendre ridicules quand un

Américain portant quarante canons s'en empare. On les appelle frégates, les unes comme les autres, et le terrien ne voit pas la différence. Juste ciel, s'écrie-t-il une frégate américaine s'est emparée d'une des nôtres, la Navy s'en va à vau-l'eau, la Navy n'est plus bonne à rien ! »



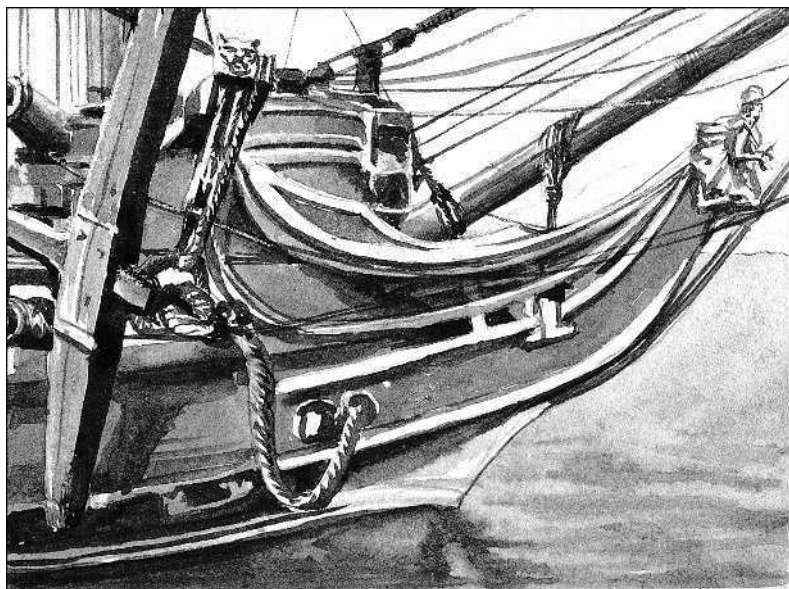
Le discours de cet officier fait référence à un nouveau type de frégates que les Anglais comme les Français avaient mis au point en rasant d'un pont des vaisseaux de ligne à trois ponts : ces navires se trouvaient ainsi allégés tout en restant mieux armés que les frégates, et en bénéficiant d'échantillonnages suffisants pour résister au feu ennemi. Mais à l'usage, cet allègement ne rendit pas ces bâtiments beaucoup plus rapides et évolutifs que des vaisseaux de ligne traditionnels. Or, dans le même temps, les Américains conçurent des frégates reprenant ces mêmes caractéristiques de dimensions, d'échantillonnages et de puissance de feu, mais servies quant à elles par des carènes aux lignes très étudiées pour la vitesse et la manœuvrabilité. Et cela fit toute la différence : ces navires américains étaient à la fois plus rapides et beaucoup mieux armés que les plus importantes des frégates anglaises. Et pouvaient même — dans des circonstances favorables — se permettre de défier des vaisseaux de ligne, quitte à profiter de leur vitesse pour rompre à temps le combat.

Pour en revenir à la bonne vieille *Surprise*, le navire imaginaire attribué par le romancier O'Brian à son héros le capitaine Jack Aubrey a pris une existence réelle en 2001 !

Lorsque le cinéaste Peter Weir lança le projet du film *Master and commander*, il se mit en quête d'un navire susceptible de faire une *Surprise* acceptable. Il n'eut pas à chercher longtemps, car ce navire existait aux Etats-Unis : le *H.M.S. Rose*, réplique d'un vaisseau anglais de sixième classe construit en 1757.

Construit en 1970 à Lunenburg (Nouvelle-Ecosse), ce navire avait été refondu en 1985 et obtint en 1991 le certificat de navire école de première classe attribué par la sévère administration des US Coastguards.

On a vu le *H.M.S. Rose* en France lors des rassemblements de voiliers traditionnels de Brest et Douarnenez, en 1996.

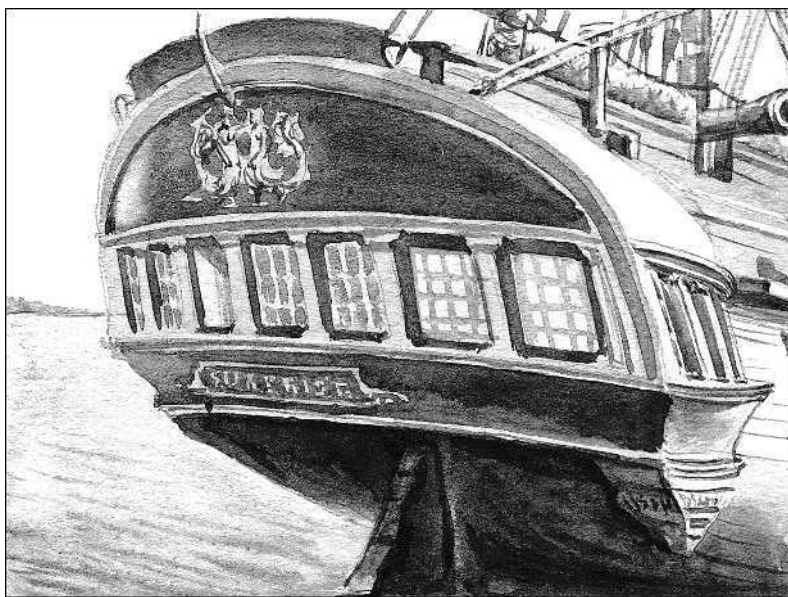


Selon O'Brian, la *Surprise* était sans doute plus proche d'un vaisseau de cinquième classe, mais la différence restait minime et, moyennant quelques travaux, le *Rose* put être rebaptisé *Surprise* sans que le fantôme de Jack Aubrey, si jaloux de son navire, en soit courroucé.

Quoi qu'il en soit, le tournage du film fut une grandiose aventure maritime. Aujourd'hui, la nouvelle *H.M.S. Surprise* appartient aux

Studios Fox, qui l'ont amarrée à un quai du musée maritime de San Diego, en Californie. Des milliers de visiteurs se succèdent à bord et la question se pose : reprendra-t-elle un jour le large ?

Dominique Le Brun



LE PORT DE LA TRAHISON

Treason's Harbour

1983

Traduction de Florence Herbulot

Mariae Sacrum

« L'eau coule sans bruit où le ruisseau est profond,
Et cet homme, sous un air loyal, cache la trahison. »

Henri VI, 2^e partie
William Shakespeare

Douce brise de nord-est après une nuit de pluie : sous le ciel lavé de Malte, une lumière particulière avivait les lignes des nobles bâtiments, rehaussant toute la vertu de la pierre ; l'air était un délice à respirer, et la cité de La Valette aussi allègre que si elle était heureuse en amour ou venait d'apprendre quelque bonne nouvelle.

C'était tout spécialement visible chez un groupe d'officiers de marine installés sous les tonnelles de l'hôtel Searle : il est vrai qu'ils avaient vue sur les arcades d'Upper Barrakka, où soldats, marins et civils se promenaient doucement sous un soleil si brillant qu'il parvenait à égayer jusqu'aux capuchons noirs des Maltaises, tandis que les uniformes des officiers chatoyaient comme des fleurs superbes — foule cosmopolite, car si l'écarlate et l'or de l'armée anglaise dominaient, bon nombre des nations engagées dans la guerre contre Napoléon étaient ici représentées et le rose corail des Croates de Kresimir, par exemple, faisait un délicieux contraste avec le bleu à dentelles d'argent des hussards napolitains. Et puis, derrière et sous la Barrakka, c'était la vaste étendue du Grand Port, d'un saphir pur aujourd'hui, moucheté des voiles d'innombrables petits bateaux circulant entre La Valette et les grands caps fortifiés de l'autre côté, Saint-Ange et Isola, avec les vaisseaux de guerre, transports et avitailleurs, vision enchanteresse pour le cœur d'un marin.

Pourtant, tous ces messieurs étaient des capitaines sans navire, catégorie d'êtres silencieux, mélancoliques en général et plus encore actuellement, où la longue, longue guerre semblait atteindre un point culminant, où la concurrence était plus forte que jamais, où distinctions et commandements intéressants, sans même parler de parts de prise et de promotion, dépendaient des exploits accomplis en mer. Certains étaient totalement dépourvus, soit que leur vaisseau ait coulé sous leurs pieds comme l'archaïque *Aeolus* d'Edward Long, soit qu'une promotion ou une malheureuse cour martiale les ait mis à terre. La plupart n'étaient débarqués que temporairement ; leurs navires, détériorés par des années de blocus devant Toulon par tous les temps, avaient été envoyés en réparation. Les arsenaux étant surchargés et les réparations souvent graves, nombreuses et toujours très lentes, les capitaines voyaient s'écouler les précieux jours de mer, et ne pouvaient que maudire ces retards. Certains des plus riches avaient envoyé chercher leurs épouses, qui sans aucun doute leur apportaient grand réconfort, mais la plupart étaient condamnés au

triste célibat ou à ce qu'ils pouvaient découvrir de consolations locales. Le capitaine Aubrey était de ceux-là, car sa jolie petite prise récente, capturée en mer Ionienne, n'avait pas encore été rachetée par les tribunaux de l'Amirauté, et, de toute façon, ses affaires domestiques étaient horriblement compliquées, avec des difficultés juridiques de toutes sortes ; par ailleurs, le prix du logement à Malte avait augmenté de manière effrayante et, l'âge venant, il n'osait plus dépenser de fortes sommes qu'il ne possédait pas encore ; il vivait donc comme un célibataire, aussi modestement qu'un capitaine de vaisseau pouvait décemment se le permettre, au troisième étage de l'hôtel Searle, avec l'opéra pour seul amusement. Il était peut-être même le plus malheureux de ceux dont les navires étaient aux mains des charpentiers, car c'était deux navires, pas moins, qu'il avait réussi à envoyer à l'arsenal, de sorte qu'il avait affaire à une double série d'artificiers, de marchands et d'officiels incompetents, corrompus, stupides, retors et ralentis : d'abord le *Worcester*, vaisseau de ligne de soixante-quatorze canons, terriblement usé, qui s'était presque détruit dans une longue et vaine chasse de la flotte française par mauvais temps, et ensuite la *Surprise*, une jolie petite frégate de bonne compagnie, commandement temporaire, sur laquelle on l'avait envoyé en mer Ionienne pendant les réparations du *Worcester* et avec laquelle il avait combattu deux navires turcs, le *Torgud* et le *Kitabi*, dans une action extrêmement violente couronnée par le naufrage du *Torgud*, la prise du *Kitabi* et une multitude de trous dans les flancs de la *Surprise*. En ce qui concerne le *Worcester*, cercueil flottant, mal conçu, mal construit, il aurait été bien préférable de le détruire et de le vendre comme bois de chauffage ; toutefois cette coque sans valeur mais profitable monopolisait les soins lents et paresseux de l'arsenal, tandis que la *Surprise* restait en suspens faute de quelques goussets médians, de l'apôtre et du minot tribord, et de vingt yards carrés de doublage en cuivre. Pendant ce temps, son équipage, son excellent équipage de marins choisis, glissait dans la paresse, le dévergondage, la débauche, l'ivresse et la mauvaise santé, quelques-uns des meilleurs matelots et même seconds maîtres lui étaient volés par des supérieurs sans scrupules, et jusqu'à son parfait premier lieutenant quittait le navire.

Le capitaine Aubrey eût dû être le plus morose d'une assemblée morose, mais en fait il pérorait avec entrain, parlant fort et même chantant avec tant d'ardeur que son ami intime, le chirurgien de la *Surprise*, Stephen Maturin, s'était retiré sous une charmille plus calme, emmenant avec lui leur compagnon de bord temporaire, le professeur Graham, philosophe moral en congé de son université écossaise, et grande autorité de la langue turque et des affaires d'Orient en général. L'enthousiasme du capitaine Aubrey venait en partie de cette journée splendide agissant sur une nature de constitu-

tion joyeuse, en partie de la gaieté contagieuse de ses compagnons, mais beaucoup, beaucoup plus encore, du fait que tout au bout de la table se trouvait Thomas Pullings, son second jusqu'à une période très récente et aujourd'hui le plus jeune capitaine de frégate de la Navy, le tout premier de ceux que l'on pouvait, juste par courtoisie, appeler « capitaine ». La promotion avait coûté à Mr Pullings quelques pintes de sang et une blessure étonnamment affreuse — le coup en biais d'un sabre turc avait tranché en grande partie son front et son nez —, mais il aurait volontiers subi dix fois plus de douleur et de défiguration pour les épaulettes d'or sur lesquelles il louchait sans cesse avec un sourire secret, tandis que sa main s'égarait fréquemment vers l'une ou l'autre. C'était une promotion que Jack Aubrey s'efforçait d'obtenir depuis plusieurs années, et dont il avait presque désespéré car Pullings, marin remarquable, brave et agréable, ne possédait aucun appui personnel ou familial : même cette fois, Aubrey n'était nullement certain que sa dépêche obtiendrait l'effet désiré, car l'Amirauté, rechignant toujours à promouvoir, pouvait se retrancher derrière l'excuse que le capitaine du *Torgud* était un rebelle et non le commandant d'un navire appartenant à une puissance hostile. Mais le superbe brevet venu à bord de la *Calliope* avait atteint le capitaine Pullings si peu de temps auparavant qu'il restait encore plongé dans son premier bonheur stupéfait, souriait, parlait peu, répondait au hasard et riait parfois tout haut sans raison apparente.

Le docteur Maturin aussi aimait Thomas Pullings : comme le capitaine Aubrey, il l'avait connu aspirant, second maître et lieutenant ; il l'estimait hautement et lui avait recousu le nez et le front avec plus de soin encore qu'à l'habitude, restant près de sa bannette nuit après nuit durant sa période de fièvre. Mais aujourd'hui le docteur Maturin avait été frustré de son saint-pierre. On était vendredi ; on lui avait promis un saint-pierre et il l'avait attendu impatiemment ; mais mardi, mercredi, jeudi, le grégale avait soufflé si fort qu'aucun bateau de pêche n'était sorti et comme Searle, peu habitué aux officiers catholiques (oiseaux rares dans la marine britannique où tout lieutenant, recevant son premier brevet, devait solennellement renoncer au pape), n'avait même pas de stockfisch en réserve, Maturin s'était vu contraint de dîner de légumes cuits à l'anglaise, imbibés d'eau, insipides, déprimants. Ce n'était pas un homme gourmand, ni de mauvais caractère, mais cette déception venait à la suite d'une série de vexations et de quelques inquiétudes très graves, alors qu'il avait renoncé au tabac depuis deux jours.

— Vous pourriez dire que Duns Scotus est, par rapport à Aquinas, à peu près dans les mêmes rapports que Kant avec Leibniz, dit Graham, poursuivant la conversation.

— C'est vrai, j'ai souvent entendu cette remarque à Ballinasloe, dit Maturin, mais Emmanuel Kant m'exaspère. Depuis que j'ai

découvert qu'il portait tant d'intérêt à ce voleur de Rousseau, il m'exaspère tout à fait — pour un philosophe, tolérer les rodomontades de ce chien, de ce bandit suisse, est la preuve d'une désinvolture criminelle ou d'une crédulité tout aussi criminelle. Flots de larmes calculés avec soin, fausses confidences, confessions fallacieuses, exaltation, perspectives romanesques. (Sa main s'en alla d'elle-même vers sa boîte à cigares et s'en revint, déçue.) Combien je hais l'enthousiasme et les perspectives romanesques.

— David Hume était de votre avis, dit Graham, je veux dire, à propos de monsieur Rousseau. Il ne voyait en lui rien de plus qu'un minable mendiant.

— Mais, du moins, Rousseau ne faisait pas de bruit, dit Maturin avec un regard furieux vers ses amis sous la lointaine tonnelle. Jean-Jacques Rousseau était peut-être un apostat, un fornicateur sans cœur et de mauvaise foi, mais il ne se conduisait pas comme les bêtes du Bashan quand il était joyeux. Voyez-vous comment ils interpellent ces jeunes femmes, à présent ? Quelle honte.

Les jeunes femmes, qui la nuit arpenaient la scène du théâtre où prêtaient leur voix au chœur, et qui accompagnaient souvent les plus jeunes officiers dans leurs pique-niques nautiques à Gozo ou Comino, ou dans leurs expéditions vers les maigres taillis que l'île pouvait offrir, ne semblaient pas outragées : elles répondirent, rirent, saluèrent, et l'une d'elles, montant les marches, se posa un moment sur le bras du fauteuil du capitaine Pellew, but son verre de vin et leur dit qu'ils devaient tous venir à l'Opéra samedi — elle chanterait le rôle du cinquième jardinier. A cela le capitaine Aubrey répondit par quelque remarque étonnamment spirituelle : elle fut perdue pour Maturin mais les hurlements de rire qui suivirent portèrent certainement jusqu'à Saint-Ange.

— Jésus, Marie, Joseph, dit Maturin, en Irlande, j'ai connu bien des assemblées joyeuses dont les réjouissances ne se haussaient pas au-delà d'un murmure de bonne compagnie, et l'on peut supposer que cela s'applique aussi en Ecosse.

Graham ne supposait rien de tel, mais il était plein de bienveillance à l'égard de Maturin et se contenta de répondre :

— Heuch — peut-être.

— Certains de mes plus chers amis sont anglais, poursuivit Maturin. Pourtant, même les meilleurs ont cette inclination vicieuse à émettre des braillements confus lorsqu'ils sont heureux. C'est à peu près sans inconvénient dans leur pays, où la nourriture atténue la sensibilité, mais cela voyage mal : c'est perçu comme un surcroît d'arrogance et ressenti plus mal que des crimes bien pires. L'Espagnol est un vil colonisateur, meurtrier, rapace, cruel ; mais on ne l'entend pas rire. Son arrogance est d'une espèce courante, universelle, et sa présence n'est pas ressentie comme celle de l'Anglais. Prenez le cas

de cette seule île : cela fait à peine une décennie que la Navy a sauvé son peuple de l'horrible tyrannie française et rempli ce lieu de richesses au lieu d'emporter les trésors des églises à pleines cargaisons, mais déjà il y règne un mécontentement considérable et croissant, et je crois que le rire y est pour beaucoup. Quoiqu'il y ait bien assez d'arrogance simplement stupide pour en justifier une bonne part, juste ciel. Voulez-vous regarder ceci, je vous prie ?

Graham prit le journal, le tint à bout de bras et lut : « Le Commissaire civil du roi observe avec regret que certaines personnes inconséquentes et faibles, trompées sous des prétextes spécieux, se sont laissé surprendre à devenir les instruments de quelques individus factieux et turbulents. Elles ont été abusées jusqu'à souscrire un document prétendant être une requête au roi pour certains changements dans la forme existante de gouvernement de ces îles. »

— Voici le style de Sir Hildebrand dans toute sa perfection étincelante, dit Maturin. Ebenezer Graham, il vous écoute : ne pourriez-vous lui conseiller d'oublier un moment sa pompe, sa vertueuse indignation, et de réfléchir à l'importance immense de la bonne volonté maltaise ? Ne pourriez-vous le persuader de s'adresser à eux avec une civilité courante et dans leur propre langue, ou du moins en italien ? Ne pourriez-vous... Qu'y a-t-il, enfant ? dit-il, s'interrompant pour écouter un petit garçon qui s'était glissé entre les verdure et qui se tenait à son côté, avec un sourire timide, tout prêt à dire que sa sœur — quinze ans d'âge, pas plus, monseigneur — était aimable aux gentilshommes anglais : ses services étaient d'un coût étonnamment modeste, et la pleine satisfaction garantie.

L'interruption, quoique minime, coupa le flot de paroles de Maturin et quand le gamin fut parti, Graham observa :

— Quant à vous, le capitaine Aubrey vous écoute. Ne pourriez-vous lui conseiller d'éviter la compagnie de Mr Holden, plutôt que de le saluer aussi publiquement ?

Mr Holden avait été chassé du service pour avoir utilisé son navire afin de protéger certains Grecs fuyant une expédition punitive turque : il agissait à présent pour le compte d'un petit Comité pour l'indépendance grecque, lointain, inefficace et prématuré, et comme le gouvernement anglais devait rester en bons termes avec la Sublime Porte, il était un visiteur fort mal venu auprès de Malte l'officielle.

Le conseil, bien sûr, venait beaucoup trop tard. Holden était déjà assis à la table de son ancien compagnon de bord, un verre de vin dans une main, l'autre pointé vers une aigrette de diamants tout à fait magnifique au chapeau de Jack Aubrey.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? s'exclama-t-il.

— C'est un chelengk, dit Jack avec quelque complaisance. Ne suis-je pas élégant ?

— Remontez-le encore une fois, remontez-le pour lui, dirent ses

amis. Le capitaine posa son chapeau, son meilleur bicorne de grand uniforme numéro un, à dentelles d'or, sur la table : le splendide colifichet — deux lignes de petits diamants bien serrés, chacune terminée par une pierre respectable et chacune de quatre ou cinq pouces de long — possédait une base ronde, incrustée de diamants ; il la fit tourner de droite à gauche plusieurs fois et, quand il remit son chapeau, le chelengk se mit en mouvement, le rond tournant avec un doux bourdonnement et les aigrettes frémissant d'une vie ardente, de sorte que le capitaine Aubrey siégeait au sein d'un petit scintillement privé, un feu d'artifice prismatique et confidentiel, tout flamboyant dans le soleil.

— Où donc, où donc l'a-t-il eu ? s'écria Holden, tourné vers les autres, comme si l'on ne pouvait s'adresser au capitaine Aubrey aussi longtemps que le chelengk étincelait et tremblait.

Holden ne savait pas ?

— Eh, mais, du Grand Seigneur, bien entendu, le sultan de Turquie, pour la prise du *Torgud* rebelle et de sa conserve, où était donc Holden pour n'avoir pas entendu parler du combat entre la *Surprise* et le *Torgud*, le plus beau combat du siècle ?

— Je connaissais le *Torgud*, bien entendu, dit Holden, il portait un armement très lourd et il était commandé par ce chien sanguinaire et meurtrier de Mustapha Bey. Jack, s'il vous plaît, comment vous en êtes-vous emparé ?

— Eh bien, nous ouvrions à peine le chenal de Corfou, voyez-vous, avec une brise à huniers, régulière, de sud-est, dit Jack, et les navires se trouvaient ainsi...

Sous sa tonnelle plus calme et plus philosophique, le docteur Maturin, assis jambes croisées et culotte débouclée aux genoux, sentit un léger mouvement sur son mollet, comme d'un insecte, peut-être : instinctivement il leva la main, mais des années de philosophie naturelle — désir de savoir exactement de quelle créature il s'agissait, et souhait d'épargner l'abeille ou le papillon innocents — retardèrent le coup. Il avait souvent payé cher la connaissance dans le passé, et ce fut à nouveau le cas : à peine avait-il reconnu le grand taon de Malte à douze points que celui-ci enfonçait profondément son proboscis dans la chair. Il frappa, écrasa la brute, et ne put que regarder le sang se répandre sur son bas de soie blanche, les lèvres animées d'une rage silencieuse.

— Vous parliez, dit Graham, de votre libération du tabac : mais ne pourrait-on considérer la détermination de ne pas fumer comme une privation de liberté plus grande encore ? Comme une abolition du droit de choisir, qui est l'essence même de la liberté ? L'homme sage ne devrait-il pas se sentir libre de fumer du tabac ou de ne pas fumer du tabac, selon l'occasion ? Nous sommes des animaux sociaux ;

mais par une austérité mal à propos, conduisant à la morosité, nous pouvons être amenés à oublier nos devoirs sociaux, et à relâcher ainsi les liens de la société.

— Je suis sûr que votre intention est bonne en parlant ainsi, dit Maturin. Toutefois vous devez me permettre de dire que je m'en émerveille — je m'émerveille qu'un homme de votre savoir puisse croire à une simple cause unique pour un effet aussi complexe qu'un état d'esprit. Est-il concevable que la seule absence du tabac suffise à me rendre irritable ? Non, non : en psychologie comme en histoire, nous devons rechercher la causalité multiple. Je fumerai un petit cigare, ou une partie d'un petit cigare, pour vous faire compliment ; mais vous verrez que la différence, si elle existe le moins du monde, est fort légère. En réalité, les ressorts de l'humeur sont merveilleusement obscurs, et parfois je m'étonne de ce que j'en vois surgir — des pensées et des attitudes qui se présentent, toutes formées, devant l'œil mental.

C'était absolument vrai. Le saint-pierre et la privation de tabac ne suffisaient pas à rendre compte de la mauvaise humeur de Maturin, qui de toute manière durait depuis plusieurs jours, et l'étonnait chaque matin au réveil. Tout en méditant, il se rendit compte soudain qu'au moins l'une des nombreuses raisons était un sevrage sexuel total, alors que récemment ses penchants amoureux avaient été réveillés. « Le taureau enfermé devient vicieux », observa-t-il en lui-même, emplissant ses poumons de l'aimable fumée ; mais ce n'était pas là une explication totale, et de loin. Il s'écarta au soleil, du côté sous le vent de la charmillie pour ne pas enfumer le professeur Graham ; et là, clignant des yeux dans la forte lumière, il tourna et retourna la question dans sa tête.

Son mouvement l'amena en vue de la tour de l'Apothicaire, bâtiment haut et sévère au front doté d'une horloge incongrue. La pièce lugubre et vide du dernier étage n'avait pas été occupée depuis le temps des Chevaliers ; le plancher était recouvert de douce poussière grise et de crottes de chauves-souris, et dans les poutres obscures, tout là-haut, on pouvait entendre bouger les chauves-souris elles-mêmes, cependant que l'horloge marquait les secondes d'un tic-tac profond et résonant. C'était une pièce sinistre, hostile, mais elle offrait à l'observateur une belle vue sur la Barracka, l'hôtel Searle et sa cour, à l'exception évidemment de ses tonnelles couvertes.

— En voici un, dit le premier observateur, il vient de passer au soleil.

— Le chirurgien naval, qui fume un cigare ? demanda le second.

— Il est chirurgien naval et très habile, disent-ils ; mais c'est aussi un agent secret. Il s'appelle Maturin, Stephen Maturin : père irlandais, mère espagnole — peut passer pour l'un ou l'autre ; ou pour français. Il a fait beaucoup de dommages ; il est la cause directe de la mort de

beaucoup de nos gens, et il se trouvait à bord de l'*Ocean* quand votre cousin a été empoisonné.

— Je lui réglerai son compte ce soir.

— Vous ne ferez rien de la sorte, dit le premier homme sèchement.

Son italien avait un fort accent méridional mais c'était en fait un agent français, l'un des plus importants agents français de la Méditerranée, et le Maltais à ses côtés s'inclina, soumis. Lesueur, tel était le nom du Français, ressemblait un peu à une version légèrement plus âgée du docteur Maturin dont il examinait à présent le visage si attentivement avec une lunette de poche — un homme mince, de taille inférieure à la moyenne, le teint cireux, voûté, l'air studieux avec en général une expression fermée, réservée, un homme attirant rarement l'attention mais qui, l'ayant attirée, donnerait l'impression d'une maîtrise et d'une intelligence supérieures à la moyenne. Et Lesueur avait aussi l'autorité facile d'un homme disposant d'énormes sommes d'argent. Il était vêtu comme un marchand assez prospère.

— Non, non, Giuseppe, dit-il plus gentiment, je reconnais votre zèle et je sais que vous êtes d'une grande habileté avec un couteau ; mais nous ne sommes pas à Naples ni même à Rome. Sa disparition brutale, inexplicquée, ferait beaucoup de bruit — les implications en seraient évidentes et il est absolument essentiel que notre existence ne puisse être soupçonnée. De toute façon, il n'y a pas grand-chose à apprendre d'un cadavre alors que le docteur Maturin vivant pourra nous fournir beaucoup d'informations. J'ai lancé Mrs Fielding sur l'affaire, et Luigi et vous surveillerez ses autres rencontres avec le plus grand soin.

— Qui est Mrs Fielding ?

— Une dame qui travaille pour nous : elle dépend directement de moi ou de Carlos.

Il aurait pu ajouter que Laura Fielding était une Napolitaine mariée à un lieutenant de la Royal Navy, un jeune homme capturé par les Français au cours d'un coup de main et qui était à présent enfermé dans la forteresse de Bitche après s'être échappé de Verdun ; et comme il avait tué l'un des gendarmes qui le poursuivaient, il serait probablement condamné à mort quand son procès aurait lieu. Mais le procès était sans cesse retardé et, par un chemin extrêmement détourné, Mrs Fielding avait appris qu'il pourrait être repoussé indéfiniment si elle voulait bien coopérer avec une personne qui s'intéressait aux mouvements des navires. On lui avait exposé la question comme ayant trait à l'assurance internationale — à de grosses firmes vénitiennes et génoises dont les correspondants français avaient l'oreille du gouvernement. L'histoire aurait pu ne pas fonctionner avec une personne versée dans les affaires, mais l'homme qui l'avait racontée, orateur convaincant, avait produit une lettre parfaitement authentique écrite par Mr Fielding à sa femme moins de

trois semaines auparavant, une lettre dans laquelle il parlait de « cette occasion exceptionnelle d'envoyer son amour et de dire à sa très chère Laura que le procès avait été repoussé à nouveau — son enfermement était à présent beaucoup moins rigoureux et il semblait possible que les charges puissent ne pas être poussées avec la plus grande rigueur ».

Mrs Fielding était bien placée pour recueillir du renseignement : non seulement elle était reçue à peu près partout, mais pour compléter son minuscule revenu elle donnait des leçons d'italien aux femmes et aux filles des officiers, et parfois aux officiers eux-mêmes, ce qui la mettait en contact avec bien des éléments d'information plus ou moins confidentiels, chacun assez insignifiant en lui-même, mais contribuant à construire une image valable de la situation. En dépit de sa pauvreté elle donnait aussi des soirées musicales, offrant à ses invités de la limonade, provenant de l'arbre prolifique poussant dans sa cour, et un biscuit de Naples par personne ; et cela ajoutait à sa valeur du point de vue de Lesueur, car elle jouait du piano et d'une ravissante mandoline, chantait fort bien, et rassemblait d'autant plus d'amateurs de talent, navals et militaires, dans une atmosphère singulièrement détendue et sereine. Pourtant il n'avait pas jusqu'ici fait un usage total de ses possibilités, préférant la laisser s'habituer tout à fait à l'idée que le bien-être de son mari dépendait de sa diligence. Lesueur aurait pu dire tout cela à Giuseppe sans faire grand mal, mais c'était un homme aussi discret et réservé que son visage, et il aimait garder pour lui l'information — toute l'information. Par ailleurs, Giuseppe, qui avait été absent longtemps, devait faire un peu connaissance avec la situation présente : il fallait aussi le contenter, dans une certaine mesure.

— Elle enseigne l'italien, dit Lesueur avec réticence. (Il fit une pause.) Vous voyez le gros homme sous la tonnelle, au fond à gauche ?

— Le capitaine de frégate manchot, en demi-perruque ?

— Non, à l'autre bout de la table.

— Le capitaine de vaisseau grand et gras, à cheveux jaunes, avec ce machin brillant à son chapeau ?

— Exactement. Il aime beaucoup l'opéra.

— Cette espèce de grand bœuf à face rouge ? Vous m'étonnez. J'aurais pensé que la bière et les quilles étaient plus son affaire. Regardez comme il rit. On doit l'entendre jusqu'à Ricasoli. Il est probablement ivre : les Anglais sont perpétuellement ivres — ils n'ont pas de décence.

— Peut-être bien. Quoi qu'il en soit, il aime beaucoup l'opéra. En passant, laissez-moi vous mettre en garde de ne pas laisser votre aversion obscurcir votre jugement et de ne pas sous-estimer votre ennemi : ce grand bœuf à face rouge est le capitaine Aubrey, et même si pour l'instant il n'a pas l'air avisé, c'est l'homme qui a négocié

avec Sciahan Bey, détruit Mustapha, et qui nous a chassés de Marga. Aucun imbécile n'aurait pu réussir l'une de ces choses, sans même parler des trois. Mais comme j'allais vous le dire, étant ici pour quelque temps et aimant beaucoup l'opéra, il a décidé de prendre des leçons d'italien pour mieux comprendre ce qui se passe.

Giuseppe était sur le point de faire une remarque sur l'ineptie de cette notion, mais voyant le regard de Lesueur il referma la bouche.

— Son premier professeur était le vieil Ambrogio, mais dès que Carlos en a entendu parler, il a envoyé les gens qu'il fallait dire à Ambrogio de tomber malade et de recommander Mrs Fielding. Ne m'interrompez pas, je vous prie, dit-il en levant la main, comme la bouche de Giuseppe s'ouvrait à nouveau. Elle a déjà vingt minutes de retard et je voudrais dire tout ce que j'ai à dire avant son arrivée. L'affaire est celle-ci : Aubrey et Maturin sont amis intimes ; ils ont toujours navigué ensemble ; en mettant la femme en contact avec Aubrey, je la mets en contact avec Maturin. Elle est jeune, jolie, assez intelligente et de bonne réputation : aucun amant connu — aucun amant depuis son mariage, entendons-nous bien. Dans de telles circonstances, je ne doute guère qu'il se lie avec elle, et j'espère recueillir des informations très valables.

Comme Lesueur disait ces mots, Maturin pivota sur sa chaise et regarda tout droit la tour de l'Apothicaire : pour les hommes placés à l'intérieur, qui tous deux reculèrent d'un pas en silence, c'était exactement comme si ses étranges yeux pâles perçaient les volets à lamelles.

— Une sale tête de crocodile, dit Giuseppe à peine plus haut qu'un murmure.

Le malaise général de Stephen Maturin avait été renforcé par le sentiment d'être observé, mais qui n'avait pas atteint le niveau de la pleine conscience : son intelligence n'avait pas écouté son instinct et si ses yeux étaient fixés là où il fallait, son esprit envisageait la tour comme un possible repaire de chauves-souris. Il savait que depuis le départ des Chevaliers sa partie inférieure servait d'entrepôt aux marchands, mais le haut était presque certainement inutilisé : on ne pouvait guère imaginer de lieu mieux approprié. Clusius avait traité en grand détail de la flore de l'île, et Pozzo di Borgo des oiseaux ; mais les chauves-souris maltaises restaient lamentablement négligées.

Malgré l'amour du docteur Maturin pour les chauves-souris et la philosophie naturelle en général, seule la surface de son esprit s'en préoccupait à présent. Le cigare bénéfique avait effacé une partie de sa maussaderie extrême, mais il restait profondément troublé. Comme l'avait dit Lesueur, il était agent secret en même temps que chirurgien de marine ; revenu de mer Ionienne à Malte, il avait constaté qu'une situation déjà préoccupante l'était devenue davantage encore. Non seulement l'information confidentielle se répandait de la manière la

plus imprudente, de sorte qu'un marchand de vin sicilien de sa connaissance avait pu lui dire, à très juste titre, que le 73^e régiment quitterait Gibraltar la semaine suivante, en route pour Cerigo et Santa Maura, mais des plans bien plus importants étaient transmis, du moins en partie, à Toulon et Paris.

Il y avait eu une vacance du pouvoir des plus malheureuses. A La Valette même, le fort populaire gouverneur naval, homme qui avait combattu avec les Maltais contre les Français, homme qui aimait le peuple, connaissait intimement ses chefs et en parlait le langage, avait été remplacé contre toute raison par un soldat, un soldat nigaud, stupide et arrogant, qui traitait publiquement les Maltais de bande d'indigènes papistes auxquels il fallait faire comprendre qui était leur maître. Les Français n'auraient pu demander mieux : ils avaient déjà des réseaux de renseignement dans l'île et à présent ils les renforçaient en argent et en hommes, recrutant les insatisfaits en nombre étonnant.

Plus important encore avait été l'intervalle entre la mort de l'amiral Sir John Thornton et la nomination d'un nouveau commandant en chef. Sir John avait été un bon chef du Renseignement en même temps qu'un remarquable diplomate, stratège et marin, mais la plus grande part, et de loin, de son organisation improvisée était officieuse, fondée sur des contacts personnels, et elle était tombée en pièces entre les mains incompetentes de son commandant en second et successeur temporaire, le contre-amiral Harte. Des hommes d'importance, souvent des officiels haut placés dans les gouvernements, d'un bout à l'autre de la Méditerranée, se fiaient à Sir John ou à son secrétaire mais n'avaient rien à dire à un bouche-trou indiscret, ignorant et hargneux. Maturin lui-même, dont les services à cet égard étaient totalement bénévoles, son seul moteur étant une haine intense de la tyrannie napoléonienne, avait refusé d'apparaître autrement que comme chirurgien tant que Harte détenait le commandement.

Mais cette période était aujourd'hui achevée : Sir Francis Ives, le nouveau et respectable commandant en chef, se trouvait à présent, avec la plus grande partie de la flotte, au blocus de Toulon où les Français, avec vingt et un vaisseaux de ligne et sept frégates, manifestaient les signes d'une grande activité ; parallèlement, il renouait tous les fils complexes de son commandement, fils tactiques, stratégiques et politiques, avec leur part indispensable de Renseignement. En même temps, l'Amirauté envoyait une personnalité pour résoudre la situation à Malte, le second secrétaire temporaire, pas moins, Mr Andrew Wray. Il avait une réputation de brio et s'était manifestement fort bien conduit au Trésor sous les ordres de son cousin Lord Pelham : sans aucun doute il s'agissait d'un homme exceptionnellement capable. Et Maturin ne doutait pas qu'en dehors même d'affronter les Français il aurait besoin de toutes ses capacités pour surmonter le mauvais vouloir de l'armée, ainsi que la jalousie et

l'obstruction des autres organisations britanniques de renseignement qui s'étaient sournoisement frayé un chemin jusqu'à l'île. Il y avait là de mystérieux messieurs de différents départements, pour brouiller les conseils, s'entraver les uns les autres et provoquer la confusion ; une seule chose consolait Stephen Maturin quand il envisageait la situation : les Français étaient sans doute en plus mauvaise posture encore. Les gouvernements despotiques tendent à faire naître espions et informateurs, et l'on trouvait les traces d'au moins trois ministères parisiens différents, à l'œuvre à Malte, chacun ignorant les autres, avec un homme d'un quatrième surveillant l'ensemble. L'objet apparent de la visite de Mr Wray était de lutter contre la corruption à l'arsenal et Maturin pensait qu'il aurait sans doute plus de succès sur ce plan que dans le contre-espionnage. Le Renseignement était une affaire hautement spécialisée et, pour autant qu'il le sût, c'étaient les premiers rapports directs de Wray avec le département. Par ailleurs, la corruption était universelle, ouverte à tous ; et comme, dans sa jeunesse, Wray avait entretenu une voiture et un train de maison considérable sur un salaire officiel de quelques centaines de livres par an sans fortune personnelle, il était probablement assez bien renseigné sur ce sujet. Maturin avait fait la connaissance de Wray pour la première fois quelques années auparavant, alors que Jack Aubrey se trouvait à terre, particulièrement enrichi en parts de prise et par les dépouilles de la campagne de l'île Maurice : la rencontre — un échange occasionnel de courbettes et de salutations — avait eu lieu dans un club de jeu de Portsmouth où Jack jouait avec diverses connaissances. La présentation n'était rien par elle-même et Maturin ne se serait pas souvenu de Wray si quelques jours plus tard, alors que lui-même se trouvait à Londres, Jack n'avait, semble-t-il, accusé Wray ou ses associés, en termes à peine assez ambigus pour préserver la décence, de tricher aux cartes. Wray n'avait pas demandé la satisfaction barbare habituelle dans un tel cas. Peut-être avait-il pensé que les paroles de Jack s'appliquaient à quelque autre joueur — Stephen n'avait pas eu de cette affaire un compte rendu de première main —, pourtant certains signes d'une influence hostile à l'intérieur de l'Amirauté se manifestaient depuis un certain temps : navires refusés, bons commandements accordés à des hommes ayant un palmarès de combat beaucoup moins spectaculaire, refus de promotion pour les subordonnés de Jack, et à un moment Stephen avait soupçonné que ce pût être l'effet de la vengeance de Wray. Mais cela pouvait aussi résulter d'autres causes, être par exemple la conséquence de l'aversion des ministres pour le général Aubrey, le père de Jack, membre pérenne du Parlement, de tendance radicale, et rude épreuve pour tout le monde — explication d'autant plus valable que la réputation de Wray n'avait en rien souffert. Ordinairement, un homme qui ne se bat pas dans de telles circonstances est mis à l'index,

mais quand Aubrey et Maturin, qui avaient dû appareiller très vite après l'incident, étaient revenus des Indes orientales et d'ailleurs, Stephen avait constaté qu'en général on pensait qu'une explication ou une rencontre avait eu lieu, et Wray était reçu partout : Stephen l'avait vu plusieurs fois à Londres. Et si Wray n'avait pas souffert dans sa réputation il ne pouvait guère avoir conservé un désir de vengeance. De toute manière, son mode de vie avait changé totalement depuis lors : il avait fait un excellent mariage, du point de vue mondain, et bien que Fanny Harte lui eût apporté peu de beauté et moins encore d'affection (elle était opposée à ce mariage dès l'origine, étant attachée à William Babbington, de la Royal Navy), sa fortune permettait à Wray de mener la vie de luxe qu'il aimait, de la mener sans recourir aux expédients ; il espérait une richesse bien plus grande encore quand le contre-amiral mourrait, car Harte avait hérité une somme extravagante d'un de ses parents, prêteur de fonds dans Lombard Street, et Fanny était son unique enfant. Quant à Jack, après sa petite victoire brillante et très publiquement reconnue en mer Ionienne où il avait, entre autres, assuré à la Navy une excellente base et ravi le Grand Turc, point d'une immense importance diplomatique à ce moment, il était raisonnablement à l'abri de tout commentaire insidieux et marginal faisant allusion à une mauvaise conduite, ou d'une note semi-officielle faisant ressortir les indiscretions de sa jeunesse.

— Voici l'autre, dit Lesueur comme Graham sortait de l'ombre verte pour s'asseoir près de Stephen Maturin. Nous avons eu des rapports confus à son égard et il a semblé à un moment qu'il appartenait à une tout autre organisation ; mais il apparaît aujourd'hui comme uniquement linguiste, employé pour traiter les documents turcs et arabes, et il doit bientôt regagner son université. Vous le ferez surveiller tout de même et vous noterez ses relations. Où cette femme peut-elle se trouver, je n'en sais rien. Elle aurait dû être ici il y a vingt-trois, non, vingt-quatre minutes, pour donner sa leçon à Aubrey. A présent elle n'en aura pas le temps avant qu'il aille à son rendez-vous.

Longue pause. Giuseppe, qui regardait par le volet de l'angle aussi bien que par celui donnant une vue frontale, dit :

— Voici une dame qui descend la ruelle en toute hâte avec une servante.

— A-t-elle un chien ? Un énorme mastiff d'Illyrie ?

— Non, monsieur, pas du tout.

— Alors, ce n'est pas Mrs Fielding, dit Lesueur d'un ton affirmatif et fâché.

Mais il se trompait, comme il s'en aperçut au moment où la dame et sa servante à capuchon noir passaient le coin et se hâtaient pour entrer dans la cour de l'hôtel Searle.

Tous les hommes de la table d'Aubrey sautèrent sur leurs pieds, car ce n'était pas là un élément de consolation local, comme le cinquième jardinier de tout à l'heure : loin de là. En fait, quand le capitaine Pelham tomba de tout son long, cela n'aurait guère constitué un témoignage exagéré de son respect si le mouvement eût été volontaire et non dû à un excès de marsala et à la faiblesse d'un pied de chaise.

Il y eut un aimable brouhaha pendant que Mrs Fielding s'efforçait de s'excuser auprès du capitaine Aubrey et en même temps de satisfaire les officiers qui souhaitaient savoir comment elle allait et ce qui était arrivé à Ponto, la sombre et sévère créature, grave et puritaine, dotée d'un collier à pointes d'acier, le mastiff d'Illyrie, animal de la taille d'un veau moyen qui accompagnait toujours Laura Fielding, retenant ses longues enjambées pour suivre ses petits pas et la protégeant de la moindre familiarité par sa seule présence ou, si cela ne suffisait pas, par un grondement caverneux. A en croire ce qu'elle disait, Ponto avait été laissé à la maison en punition pour avoir tué un âne ; il en était parfaitement capable, mais l'anglais de Mrs Fielding était parfois un peu sauvage et le calme avec lequel elle parlait de cet acte donnait à penser qu'il y avait quelque erreur.

— Ma parole, messieurs, dit-elle presque sans transition, vous êtes tous fort beaux aujourd'hui. Culottes blanches ! Bas de soie !

Eh bien quoi, oui, dirent-ils, ne le savait-elle pas ? *Calliope* avait amené hier au soir Mr Wray, de l'Amirauté, et ils devaient aller lui présenter leurs respects chez le gouverneur d'ici à vingt minutes, toutes voiles dehors et à grand renfort de blanc à culotte et de poudre à cheveux, certains que leur beauté collective le plongerait dans une stupéfaction muette.

Il était amusant de voir comment ces capitaines, dont certains étaient de vrais tyrans à leur bord, la plupart tout à fait habitués à la guerre et tous capables d'assumer de grandes responsabilités, jouaient les idiots devant une jolie femme. « Il y a un livre capital à écrire sur la parade nuptiale humaine dans toute sa grotesque variété », observa le docteur Maturin. « Non pas, toutefois, que ceci soit plus qu'une minuscule parodie de la cérémonie complète. Nous n'avons pas ici de forte rivalité, pas d'empressement brûlant chez les hommes, pas d'espoirs réels (ceci avec un regard pénétrant vers son ami Aubrey) et de toute manière la dame n'est pas disponible. » Mrs Fielding n'était certainement pas disponible au sens particulier que Maturin donnait à ce terme, mais il était agréable aussi de voir comme elle recevait bien leur admiration, évidente quoique respectueuse, leurs aimables plaisanteries et leurs traits d'esprit — pas de simagrées, pas de révolte, pas de minauderies, mais pas non plus d'excès d'assurance : elle se montrait amicale, donnait exactement la note juste, et Maturin l'observait avec admiration. Il avait déjà remarqué comme

elle avait ignoré l'ivresse de Pelham — elle était habituée aux hommes de guerre — et à présent il constata son ressaisissement instantané du choc provoqué par le visage de Pullings, que Jack Aubrey fit sortir de l'ombre de la tonnelle pour le présenter, et la manière particulièrement gentille dont elle le félicita de sa promotion et l'invita à venir chez elle le soir même — une très petite réception, juste pour écouter la répétition d'un quatuor ; il vit son plaisir enfantin quand on fit marcher le chelengk, et son avidité manifeste quand elle l'eut en main et put admirer les grosses pierres du sommet. Il l'observait avec curiosité, et un petit quelque chose en plus. D'une part elle lui rappelait fortement son premier amour : même construction, assez petite mais mince et droite comme un roseau, même étonnante chevelure auburn ; et par une coïncidence fort étrange, elle aussi l'avait disposée de manière que l'on pût voir une nuque d'une élégance touchante, et une oreille à la courbe délicate. Par ailleurs, elle lui avait manifesté une attention particulière.

Un insecte pouvait encore tromper Maturin et lui percer la peau, mais à ce stade avancé, c'était chose difficile à une femme. Il savait qu'aucune ne pouvait absolument l'admirer pour son aspect ; il n'avait aucune illusion sur ses charmes sociaux ou sa conversation ; et bien qu'il eût le sentiment que ses meilleurs livres, *Remarks on Pezophaps Solitarius* et *Modest Proposals for the Preservation of Health in the Navy*, n'étaient pas sans mérite, il ne pensait pas que l'un ou l'autre pût enflammer un cœur féminin. Même sa femme n'avait pas dépassé quelques pages, en dépit d'une très grande bonne volonté. Son statut dans la marine était modeste — il n'était même pas officier à brevet — et il n'avait ni relations ni influence. Et il n'était pas riche.

L'amabilité de Mrs Fielding et ses invitations étaient donc suscitées par autre chose qu'une notion (même lointaine) de galanterie ou de profit : de quoi s'agissait-il, il ne pouvait le dire, à moins que cela eût un rapport avec le Renseignement. Si tel était le cas, son devoir exigeait manifestement qu'il se montre tout à fait conciliant. Il ne possédait pas d'autre moyen de tirer la chose au clair ; pas d'autre moyen de pouvoir soit surprendre ses relations, soit la conduire à les révéler, ou l'utiliser pour transmettre de faux renseignements. Peut-être se trompait-il tout à fait — au bout d'un certain temps, un agent secret a tendance à voir des espions partout, un peu comme certains fous voient des références à eux-mêmes dans tous les journaux —, mais, quoi qu'il en fût, il avait l'intention de jouer son rôle dans ce jeu hypothétique. Et il se persuadait d'autant plus facilement que telle était la bonne solution qu'il aimait sa compagnie, appréciait ses soirées musicales, et restait convaincu de pouvoir maîtriser toute émotion inopportune qui surgirait dans son cœur. C'est pour Mrs Fielding qu'il avait enfilé ses bas blancs (car ni son rang, ni son

inclination n'exigeaient sa présence à la réception) et c'est pour Mrs Fielding qu'il s'avança à présent, ôta son chapeau, fit sa plus belle révérence et s'exclama :

— Je vous souhaite le bonjour, madame, j'espère que vous allez à merveille !

— D'autant mieux que je vous vois, monsieur, dit-elle, souriant et lui abandonnant sa main. Cher docteur, ne pourriez-vous persuader le capitaine Aubrey de prendre sa leçon ? Nous n'avons qu'à mémoriser le *trapassato remoto*.

— Hélas, il est marin ; et vous connaissez la dévotion absolue des marins aux cloches et aux horloges.

Une ombre passa sur le visage de Laura Fielding : son seul désaccord avec son mari avait eu pour source la ponctualité. Avec une gaieté un peu artificielle elle poursuivit :

— Juste le *trapassato remoto régulier* — dix minutes à peine.

— Regardez, dit Stephen montrant du doigt l'horloge de la tour de l'Apothicaire. (Ils tournèrent tous la tête et une fois de plus les observateurs reculèrent involontairement.) Dix minutes, c'est tout ce dont disposent ces beaux messieurs pour se rendre d'un pas digne chez le gouverneur ; car ils ne doivent pas se hâter dans la pente cruelle, froissant leurs belles cravates, perdant leur poudre à cheveux, haletant sous le soleil pour arriver dans un état de fusion écarlate. Vous feriez beaucoup mieux de vous asseoir à l'ombre avec moi et de boire un verre de lait de vache glacé ; je ne saurais recommander la chèvre.

— Je n'ose pas, dit-elle, cependant que les capitaines prenaient congé, par ordre d'ancienneté, je vais être en retard chez Miss Lumley. Capitaine Aubrey, lança-t-elle, si par hasard je devais être retardée pour la répétition de ce soir, je vous supplie d'entrer et de montrer au capitaine Pullings le citronnier — il a été arrosé aujourd'hui ; Giovanna s'en va d'ici à Notabile, mais la porte ne sera pas vraiment fermée.

— Je serai fort heureux de montrer le citronnier au capitaine Pullings, dit Jack et au mot « capitaine » Pullings rit tout haut une fois de plus. C'est le plus beau citronnier que je connaisse. Et, madame, s'il vous plaît, Ponto ira-t-il aussi à Notabile ?

— Non. La dernière fois il a tué quelques chèvres et des enfants. Mais il connaît l'uniforme naval. Il ne vous dira rien du tout, sauf peut-être si vous touchez aux citrons.

— Votre plan semble fonctionner, monsieur, dit Giuseppe en regardant les officiers et Graham entamer la montée des marches vers le palais tandis que Stephen et Mrs Fielding s'asseyaient pour déguster une crème glacée parfumée au café — ils étaient convenus

que Miss Lumley, n'étant pas officier de marine, ne pouvait avoir la même acuité morbide du sentiment du temps mesuré.

— Je pense qu'il fonctionnera très bien, dit Lesueur. J'ai constaté en général que plus l'homme est laid, plus sa vanité est grande.

— En fait, monsieur, dit Laura Fielding en léchant sa cuiller, puisque vous avez été bon et que j'aimerais envoyer Giovanna à Notabile, je vais vous demander d'être plus aimable encore et de m'accompagner jusqu'à Saint-Publius : il y a toujours un très grand nombre de canailles et de soldats qui traînent autour de Porta Reale, et sans mon chien...

Le docteur Maturin déclara qu'il serait heureux de servir de substitut à une si noble créature, et d'ailleurs il semblait particulièrement heureux et joyeux quand ils sortirent de la cour et qu'il lui fit traverser la piazza Regina, encombrée de soldats et de deux troupes de chèvres ; mais le temps qu'ils parviennent à la hauteur de l'auberge de Castille, une partie de son esprit s'était absentée, revenant au sujet de l'humeur et de ses origines. Une autre partie restait cependant tout à fait présente, et son silence était jusqu'à un certain point délibéré ; il ne dura pas longtemps mais, comme il l'avait prévu, Laura Fielding en fut troublée. Elle subissait une contrainte — une contrainte qu'il percevait de plus en plus clairement — et son ton comme son sourire étaient un peu artificiels quand elle dit :

— Aimez-vous les chiens ?

— Les chiens, vraiment ? dit-il, lui jetant un regard de côté avec un sourire. Eh quoi, mais si vous n'étiez qu'une dame ordinaire faisant poliment la conversation, je sourirais et je dirais « Grand Dieu, madame, je les adore » en tortillant ma personne de la manière la plus gracieuse que je pourrais. Mais comme il s'agit de vous, j'observerai simplement que je comprends vos paroles comme une demande de dire quelque chose : vous auriez aussi bien pu demander si j'aime les hommes, ou les femmes, ou même les chats, les serpents, les chauves-souris.

— Pas les chauves-souris ! s'exclama Mrs Fielding.

— Mais si, les chauves-souris, dit le docteur Maturin. Il y a autant de variété en elles qu'en d'autres créatures : j'ai connu des chauves-souris joyeuses, pleines d'entrain, et d'autres renfrognées, désagréables, obstinées, moroses. Et, bien sûr, la même chose s'applique aux chiens — il en est de toutes sortes, des corniauds jaunes serviles et fourbes jusqu'à l'héroïque Ponto.

— Cher Ponto, dit Mrs Fielding, il est un grand réconfort pour moi ; mais j'aimerais qu'il soit un peu plus intelligent. Mon père avait un chien de la Maremma, un chien de marais, qui savait multiplier et diviser.

— Pourtant, dit Maturin, poursuivant ses pensées, il y a chez les

chiens, je dois le confesser, une qualité que l'on trouve rarement ailleurs, et c'est l'affection : je ne veux pas parler de l'amour violent, possessif et protecteur envers leur propriétaire, mais plutôt de cet attachement léger et fidèle envers leurs amis que l'on rencontre bien souvent chez les meilleurs chiens. Et si l'on considère la rareté de la simple affection désintéressée chez notre propre espèce, une fois parvenue à l'âge adulte, hélas — si l'on considère combien cela rehausse immensément la vie quotidienne et combien cela enrichit le passé et l'avenir d'un homme, de sorte qu'il peut regarder derrière et devant lui avec complaisance —, eh bien, c'est un plaisir de la trouver chez un être animal.

L'affection existe aussi chez les capitaines de frégate : elle débordait visiblement de Pullings tandis que Jack Aubrey le conduisait vers le gouverneur et ses hôtes. Jack se serait bien passé de cette rencontre avec Wray mais, sachant qu'il ne pouvait l'éviter sans déshonneur, il était heureux que l'étiquette lui imposât de présenter son ancien lieutenant : la formalité indispensable effacerait une partie de la gêne. Non qu'il y eût apparemment beaucoup de gêne à craindre, se dit-il, en regardant la ligne des invités. Wray était toujours le même, assez bel homme, gentilhomme de grande taille, animé, vêtu d'un habit noir orné d'une couple de décorations étrangères ; il était parfaitement conscient de l'approche de Jack — leurs regards s'étaient croisés quelque temps auparavant — mais il riait avec Sir Hildebrand et un civil à face rouge, apparemment indifférent, comme s'il n'avait pas la moindre raison de prendre un air furtif ou d'éprouver la moindre gêne.

La ligne s'avança. Leur tour était venu. Jack fit la présentation au gouverneur qui répondit d'une légère inclinaison de tête, d'un regard indifférent et du mot « Heureux ». Puis il poussa Pullings d'un pas et dit :

— Monsieur, permettez-moi de vous présenter le capitaine Pullings. Capitaine Pullings, monsieur le Secrétaire Wray.

— Je suis ravi de vous voir, capitaine Pullings, dit Wray, lui tendant la main, et je vous félicite de tout mon cœur pour votre part dans la brillante victoire de la *Surprise*. Dès que j'ai lu la dépêche du capitaine Aubrey (avec une inclinaison vers Jack) et son récit élogieux de vos efforts sans pareils, j'ai dit : Mr Pullings doit être promu. Certains de ces messieurs ont objecté que le *Torgud* n'était pas au service du sultan au moment de sa capture, que la promotion serait irrégulière, que ce serait établir un précédent indésirable. Mais j'ai insisté pour que nous suivions la recommandation du capitaine Aubrey, et je peux vous dire en privé, ajouta-t-il un ton plus bas, avec un sourire placide à l'adresse de Jack, que j'ai insisté d'autant plus fortement qu'à un moment le capitaine Aubrey avait semblé me faire une injustice, et qu'en assurant la promotion de son lieutenant je pouvais, comme on dit, lui damer le pion. Peu de choses m'ont donné

autant de plaisir que de vous apporter votre brevet et je suis seulement désolé que la victoire vous ait coûté une blessure aussi cruelle.

— Mr Wray : le colonel Manners, du 43^e, dit Sir Hildebrand qui trouvait que cela durait bien trop longtemps.

Jack et Pullings s'inclinèrent et laissèrent place au colonel ; Jack entendit le gouverneur dire : « C'est Aubrey, qui a pris Marga » et la réponse ardente et presque instantanée du soldat : « Ah ? La place était tenue par l'ennemi, si je me souviens bien ? » Mais son esprit était profondément perturbé. Se pouvait-il qu'il eût méjugé Wray ? Un homme aurait-il assez d'impudence pour prononcer de telles paroles si ce n'était pas la vérité ? Wray pouvait sans aucun doute empêcher la promotion, l'eût-il souhaité ; il avait l'excuse parfaite de l'état de rébellion du *Torgud*. Jack s'efforçait de se souvenir des détails précis de cette lointaine et malheureuse soirée de colère à Portsmouth — quelle était la suite exacte des événements ? quelle quantité avait-il bue ? qui étaient les autres civils à la table ? — mais il avait depuis lors traversé beaucoup de violences plus ouvertes et il était incapable de retrouver les détails de son incertitude de l'époque. Qu'il y ait eu tricherie, c'était indubitable, et pour des sommes importantes, il en était encore sûr ; mais il y avait plusieurs joueurs à la table et pas seulement Andrew Wray.

Il s'aperçut que Pullings, depuis un moment, parlait du second secrétaire sur un ton proche de l'enthousiasme — « Une telle magnanimité, magnanimité, vous voyez ce que je veux dire, monsieur, un œil bienveillant, particulièrement érudit aussi, pas le moindre doute à cela, devrait certainement devenir premier secrétaire, sinon Premier Lord » — et qu'ils étaient debout près d'une table couverte de bouteilles, de carafes et de verres.

— Buons à sa santé, monsieur, ce flip amiral, s'exclama Pullings, lui mettant dans la main un gobelet d'argent glacé.

— Flip amiral à cette heure du jour ? dit Jack, regardant d'un air pensif le visage rond et heureux du capitaine Pullings dont la blessure livide tendait au violet, le visage d'un homme ayant déjà absorbé une pinte de marsala, et de toute manière terrassé par la joie — le visage d'un homme habituellement sobre qui n'était plus en état de boire un mélange pour moitié de champagne et de brandy.

— Un verre de bière légère ne conviendrait-il pas aussi bien ? Excellente, cette bière légère des Indes orientales.

— Allons, monsieur, dit Pullings avec reproche, ce n'est pas tous les jours que j'arrose mon épauvette.

— C'est fort vrai, dit Jack, se souvenant du jour où il avait pour la première fois endossé l'épauvette de capitaine de frégate — une seule, à cette époque — et de son bonheur sans limite — c'est fort vrai. Eh bien, à la santé de monsieur le secrétaire. Qu'il connaisse la prospérité dans tous ses projets.

Le flip amiral eut raison du pauvre Pullings plus vite encore qu'on ne s'y serait attendu. Ils furent séparés par une marée d'officiers assoiffés dont beaucoup félicitaient Pullings de sa promotion, et Jack ne parlait pas depuis cinq minutes avec son vieil ami Dundas qu'il vit deux d'entre eux conduire et presque porter Pullings dehors. Il les suivit pour constater qu'ils l'avaient déposé sur un siège dans un coin tranquille du jardin où il était presque endormi, pâle mais toujours souriant.

— Vous allez bien, Tom, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oh oui, monsieur, dit Pullings de très loin. C'est juste que l'on manquait un peu d'air là-dedans. Comme dans la cale d'un négrier.

Il ajouta qu'il pensait à Mrs Pullings, à Mrs la capitaine Pullings, et à ce qu'elle dirait d'un revenu de seize guinées par mois. Seize belles guinées par mois lunaire !

« Ce qu'elle dira de votre pauvre figure est plus important », se dit Jack tout en contemplant le capitaine, à présent muet, insensible. Une blessure vraiment très laide : il en avait rarement vu de plus laide. Pourtant, Stephen Maturin l'assurait que la grande entaille cicatriserait et que l'œil ne courait aucun danger ; et pour toute question médicale, il n'avait jamais vu Stephen se tromper de beaucoup. Une cloche résonna dans son esprit, lui rappelant son rendez-vous. Il dit « Mrs Fielding, la charmante » et, revenant vers le palais, il traversa rapidement la foule pour atteindre la cour où il lança « *Surprise !* ». Le cri fut aussitôt repris par les différents matelots et soldats présents ; quelques secondes plus tard son patron de canot apparaissait, s'essuyant la bouche — un patron de canot assez splendide, car en de telles occasions, tout navire digne de ce nom voulait que son capitaine, son canot d'apparat et ceux qui lui appartenaient lui fassent honneur, et Bonden se présentait en haut chapeau rond brodé *Surprise*, habit bleu clair à col de velours, culotte de satin et chaussures à boucles d'argent, le tout (en dehors des chaussures, récupérées sur un renégat défunt) œuvre de son aiguille et de celle de ses amis.

— Bonden, dit Jack, Mr... le capitaine Pullings ne se sent pas très bien.

— Paralysé, monsieur ? demanda Bonden, dans un esprit de pure information : pas le moindre jugement moral ou esthétique dans la question.

— Pas exactement paralysé, dit Jack.

Mais cela fut aussitôt compris comme un simple désir de décence, et Bonden dit qu'il emprunterait un brancard à la pile toujours préparée dans la salle des gardes quand le gouverneur donnait une réception, trouverait une couple de bons matelots solides et fiables pour l'extrémité avant, et passerait par la porte du jardin pour éviter le scandale, monsieur, et ne pas faire rire les habits rouges.

— C'est cela, Bonden, c'est cela : la porte du jardin dans cinq minutes, dit Jack.

Dix minutes plus tard, il avait descendu la moitié de la rue ressemblant à une échelle qui conduisait à son hôtel, marchant à côté du brancard porté devant à hauteur d'épaules par deux des matelots de la frégate et derrière à hauteur de genoux par le robuste patron de canot, de sorte qu'il était à peu près plan : le capitaine lui-même y était amarré avec les sept tours traditionnels, comme dans un hamac. Le scandale d'un officier de marine perdu de boisson ne semblait plus affecter le groupe à présent que les habits rouges du palais étaient hors de vue et le seul soin de Jack était de préserver son chapeau. De chaque côté les maisons possédaient des balcons couverts et fermés et tous les vingt yards à peu près, quand la pente de la rue amenait le balcon à une hauteur convenable, une main passant entre les volets s'élançait vers sa tête accompagnée d'un rire, argentin ou aviné selon les cas, et d'une invitation à entrer. Les officiers aussi imposants qu'un capitaine de vaisseau étaient rarement traités de cette manière, du moins en plein jour, mais c'était justement la fête de saint Siméon Stylite, et l'on tolérait grande licence ; de toute façon le chapeau de Jack (que par amour pour Lord Nelson et par affection pour la mode de sa jeunesse il portait en travers plutôt qu'en long) avait subi des assauts dans d'innombrables ports avant même qu'il eût besoin de se raser, et il savait assez bien le préserver.

Il le préserva cette fois encore et en atteignant la cour de l'hôtel il héla son valet que l'on apercevait sur le toit, tourné dans la mauvaise direction :

— Holà, du toit, prêtez la main, Killick : la main dessus.

Killick descendit en courant.

— Vous voici enfin, monsieur, s'écria-t-il, saisissant le brancard d'un air absent, les yeux fixés sur le chapeau de Jack. Que je vous attends depuis un bon quart et plus.

Killick était un matelot d'avant à peine dégrossi, plus rude que beaucoup, imperméable à toute influence civilisatrice qu'aurait pu exercer la grand-chambre et d'une ignorance profonde, obstinée, dogmatique et mal informée. Mais il savait que « un diamant de la taille d'un pois est une rançon de roi », et que le chelengk était fait de diamants car il s'en était servi pour écrire discrètement *Preserved Killick HMS Surprise rien de plus beau* sur un carreau. Les deux pierres supérieures étaient certainement aussi grosses que les pois séchés de la marine qu'il avait mangés toute sa vie — quant aux pois verts, il n'en avait jamais vu — et il était persuadé que le chelengk concurrençait les bijoux de la couronne, ou même les surpassait, car aucun joyau de la couronne n'avait un mouvement d'horlogerie. Depuis que le présent était arrivé de Constantinople, sa vie n'était qu'une longue angoisse, surtout du fait qu'ils étaient à présent à terre,

entourés de voleurs de tous côtés : chaque soir il cachait l'objet en un lieu différent, enveloppant en général l'écrin de toile à voile et le couvrant de chiffons dégoûtants, le tout niché au milieu d'hameçons et de pièges à rats prêts à se déclencher au moindre souffle.

Bonden et lui mirent tendrement Pullings au lit d'une manière nette et bien maritime, et Jack, regardant sa montre, se rendit compte que s'il ne voulait pas être en retard pour la répétition de Mrs Fielding, il lui fallait partir ; il se rendit compte aussi qu'il n'avait pas envoyé son violon plus tôt dans la journée, oubli stupide dans une ville où tous les officiers portaient l'uniforme et où il ne pouvait être vu transportant le moindre paquet, sans même parler d'un instrument de musique.

— Bonden, dit-il, sautez dans le salon du docteur, prenez mon étui à violon sur l'appui de la fenêtre et venez chez Mrs Fielding avec moi. J'y vais de ce pas.

Bonden ne répondit pas ; il se contenta de détourner la tête, l'air obstiné, et de faire semblant d'être occupé avec les cordons du bonnet de nuit du capitaine Pullings ; mais Killick saisit le chapeau de Jack sur la table de nuit avec tant de force que le chelengk en trembla. « Sûrement pas avec ce chapeau », dit-il. Les diamants étaient évidemment son premier souci, mais il y avait aussi le chapeau lui-même, le meilleur chapeau à dentelles d'or du capitaine Aubrey, et Killick avait horreur de voir porter de bons uniformes pour les user et les réduire en ruines ; ou simplement de les voir porter. Et quoiqu'il fût lui-même un homme généreux (nul n'était plus prodigue que Preserved Killick quand il débarquait avec son chapeau plein de parts de prise), il détestait voir les victuailles ou les vins du capitaine Aubrey dévorés ou bus par quiconque hormis des amiraux, des lords ou de très bons amis ; on l'avait même surpris à donner aux jeunes officiers et aux aspirants les restes mélangés des bouteilles de la veille. A présent, il revint avec un petit chapeau tout râpé et rétréci qui avait durement servi dans la Manche.

— Ah bon, au diable le chapeau, dit Jack en se disant que le chelengk serait horriblement déplacé à la répétition. Bonden, que faites-vous ?

— Il faut d'abord que je me change, dit Bonden en détournant le regard.

— Que ça veut dire que s'il fallait qu'il porte un violon, les habits rouges pourraient lui lancer *Joue-nous un air, matelot*, dit Killick. Vous ne voudriez pas ça, Votre Honneur, pas avec *Surprise* brodé sur le ruban de son chapeau. Non. Ce que vous voulez, c'est que j'appelle une petite canaille de gamin pour le porter et Bonden ira avec lui pour le surveiller comme il le doit.

Ce n'était que balivernes infernales, commença le capitaine Aubrey, et ils étaient une fichue paire de niquedouilles maudites ;

puis, réfléchissant qu'ils l'avaient suivi bien des fois sur le pont d'un vaisseau ennemi où l'affaire n'était pas de porter un étui à violon ou de se faire moquer, il ajouta qu'il n'y avait pas une minute à perdre, ils pouvaient faire comme ils voulaient, mais si le violon n'était pas chez Mrs Fielding dans les cinq minutes de son arrivée à lui, ils pourraient se chercher un autre embarquement.

En fait, le violon y fut avant lui. Le petit va-nu-pieds de Bonden connaissait tous les raccourcis et ils attendaient devant la grande porte double donnant sur la rue quand Jack arriva en hâte à travers un courant contraire de femmes en capuchon noir, d'hommes d'une demi-douzaine de nations, dont certains fort odorants, et de chèvres.

— Bravo, dit-il, donnant un shilling au gamin, je serai juste à l'heure. Bonden, vous pouvez repartir : que la gigue soit prête à six heures demain matin.

Il prit le violon et se hâta dans le long passage de pierre qui perçait le bâtiment d'une façade à l'autre, conduisant à la petite maison dans un jardin où vivait Laura Fielding ; mais quand il atteignit la porte donnant sur la cour intérieure, il constata que sa hâte était bien inutile : il n'y avait personne pour lui ouvrir. Il attendit un intervalle décent puis poussa la porte ; et en l'ouvrant il reçut une grande bouffée parfumée de son citronnier. C'était un arbre énorme, certainement aussi vieux que La Valette, sinon plus, et qui portait des fleurs toute l'année. Jack s'assit sur la margelle basse comme celle d'un puits qui l'entourait et pantela un moment ; l'arbre avait reçu le matin même son énorme arrosage trimestriel et la terre humide dégageait une agréable fraîcheur.

Il avait à peu près retrouvé sa bonne humeur en marchant — elle l'abandonnait rarement pour longtemps — et à présent, ouvrant son habit, ôtant son chapeau, il contempla les citrons dans le crépuscule croissant, avec la plus grande satisfaction, enveloppé d'un souffle frais. Il avait cessé de haleter et allait sortir son violon de l'étui quand il prit conscience d'un son vaguement présent depuis un certain temps mais qui semblait augmenter — un gémissement désespéré, irréel, assez régulier.

« C'est à peine humain », pensa-t-il, tendant l'oreille et cherchant les origines possibles — un moulin à vent à l'axe mal suiffé, un tour d'une espèce quelconque, un homme devenu fou de mélancolie et enfermé derrière le mur de gauche. « Mais le son réverbère d'étrange façon », se dit-il en se dressant. Derrière le citronnier c'était la petite maison : de l'angle à droite partait une élégante volée de marches dissimulant une autre cour qui faisait un angle avec la première ; il s'approcha, et aussitôt le son devint plus fort — il sortait d'une large et profonde citerne creusée dans le coin pour recevoir l'eau de pluie des toits.

— Que Dieu nous vienne en aide, dit Jack, courant vers la citerne

avec le sentiment horrible et vague que le fou s'y était jeté par désespoir. Et quand il se pencha par-dessus l'eau sombre, quelque quatre ou cinq pieds plus bas, cette impression sembla confirmée — une forme poilue et vague y nageait, levant sa grosse tête lamentable et émettant un hou-hou-hou rauque d'un volume extraordinaire. Un autre regard lui suffit pourtant pour identifier Ponto.

La citerne avait été vidée plus qu'à moitié pour arroser le citronnier (les seaux étaient encore à proximité) : le malheureux chien, poussé par quelque curiosité inconnue et trahi par quelque erreur inconnue, y était tombé. Il restait suffisamment d'eau pour qu'il n'ait pas pied, mais on en avait ôté assez pour qu'il lui fût impossible d'atteindre le bord et de se tirer de là. Il était dans l'eau depuis longtemps : tout autour, les murs étaient marqués des traces sanglantes de ses pattes là où il avait tenté d'escalader. Il semblait presque fou de terreur, de désespoir, et d'abord il ne vit pas Jack et continua à hurler sans discontinuer.

« S'il a perdu l'esprit il va m'arracher la main, peut-être », se dit Jack, qui parlait au chien sans aucun résultat. « Il faut que j'attrape son collier : c'est diablement bas. » Il retira son habit, son épée, et se pencha, très loin mais pas assez, bien qu'il sentît sa culotte se plaindre. Il se redressa, ôta son gilet, défit sa cravate et la ceinture de sa culotte et se pencha à nouveau dans l'obscurité vers le hurlement qui emplissait l'air. Cette fois, sa main touchait tout juste l'eau : il vit le chien approcher, lança : « Holà, Ponto, amène ta tête ! » et se prépara à saisir le collier. A son grand agacement, l'animal se contenta de nager lourdement vers l'autre côté où il s'efforça d'escalader le mur, désespérant de ses pattes écorchées, aux griffes arrachées, tout en continuant à hurler.

— Ah, maudit imbécile, s'exclama-t-il, stupide tête de veau. Amène ta tête : la main dessus, bougre infernal.

Les sons navals familiers, lancés très haut et résonnant dans la citerne, percèrent la détresse du chien, lui apportant réconfort et bon sens. Il s'approcha : la main de Jack frôla la tête poilue, descendit jusqu'au collier, l'horrible collier à pointes d'acier, et le saisit du mieux possible. « Tiens bon », dit-il, glissant les doigts plus loin, « comme ça. » Il prit son souffle et, la main gauche cramponnée au bord de la citerne, la droite accrochée sous le collier, toutes deux écartées le plus possible, il tira. Le chien était à demi hors de l'eau — poids énorme avec une prise aussi médiocre, mais tout juste possible — quand le bord de la citerne céda et que Jack tomba dedans. Deux pensées traversèrent comme un éclair son esprit : « Ma culotte est fichue » et « Il faut me garder de ses mâchoires », et il se retrouva debout au fond de la citerne, de l'eau jusqu'à la poitrine, et le chien autour du cou, ses pattes avant le serrant d'une étreinte presque humaine et son souffle étranglé dans son oreille. Etranglé, mais pas

dément : Ponto avait manifestement récupéré le peu d'esprit qu'il possédait. Jack lâcha le collier, fit pivoter le chien, le saisit par le milieu et, criant « En haut le monde ! », le projeta vers le rebord. Ponto y mit les pattes puis le menton ; Jack donna une dernière forte poussée à sa croupe et il disparut : la bouche de la citerne était vide, à l'exception d'un ciel pâle et de trois étoiles.

2

Le commérage prospérait à Malte et la nouvelle de la liaison du capitaine Aubrey et de Mrs Fielding se répandit bien vite à travers La Valette et au-delà, jusqu'aux lointaines villas où certains officiers s'étaient installés. Beaucoup enviaient à Jack sa bonne fortune, mais sans méchanceté, et il surprenait parfois des sourires entendus et des expressions de félicitations voilées auxquelles il ne comprenait rien, étant, comme il est naturel dans ces occasions, l'un des derniers à savoir ce que l'on pouvait dire. Cela l'aurait de toute manière étonné car il avait toujours considéré comme sacrées les épouses de ses collègues : à moins, bien entendu, qu'elles n'émettent clairement des signaux de sens opposé.

Il ne subissait donc que les inconvénients de la situation — une certaine désapprobation de la part de quelques officiers, les regards narquois et les lèvres pincées de quelques épouses navales connaissant Mrs Aubrey, et la persécution ridicule qui avait donné naissance à toute cette histoire.

Le docteur Maturin et lui, suivis par Killick, longeaient la Strada Reale sous un soleil éclatant quand sa figure s'assombrit et qu'il s'exclama : « Stephen, je vous en prie, entrez ici un moment », en poussant son ami dans l'échoppe la plus proche, celle que tenait Moses Maimonides, marchand de verreries de Murano. Mais il était trop tard. Jack eut à peine le temps d'atteindre le coin le plus reculé avant que Ponto ne soit sur lui, rugissant de bonheur. Ponto n'était dans le meilleur des cas qu'une grande brute maladroite, et à présent qu'il portait des bottines de toile pour protéger ses pattes blessées, il était plus maladroit encore ; il renversa deux rangées de flacons en entrant d'un bond et, debout, ses pattes avant sur les épaules de Jack, il lui lécha affectueusement le visage, tandis que sa queue, battant de gauche à droite, se mettait à disperser bougeoirs, bouches et clochettes de cristal.

C'était une scène épouvantable, une scène qui se répétait jusqu'à trois fois par jour (la seule différence étant le genre de boutique, taverne, club ou restaurant où Jack se réfugiait), et qui durait assez longtemps pour faire beaucoup de dégâts. Jack ne pouvait décemment molester le chien et il aurait fallu, pour obtenir un résultat, des